

***L'Insurgé* de Jules Vallès : une œuvre de combat**

Par : Arouna COULIBALY

Qu'est-ce que la littérature ? S'interrogeait Jean-Paul Sartre.¹ Que représente-t-elle pour son destinataire (le lecteur) et pour son destinataire (l'auteur), peut-on renchérir ? Questions à la fois simples et complexes qui appelleraient des réponses diverses dans l'immense champ des lettres, aussi bien d'ailleurs de la part des créateurs proprement dits que de celle des critiques et des théoriciens de la littérature. Pour Jules Vallès cependant, la réponse ne souffre d'aucune ambiguïté : l'œuvre d'art est à la fois une représentation de la réalité historique, sociopolitique... et une arme entre les mains de ce fantassin de la lutte sociale qu'est l'écrivain. Dans cette correspondance qu'il adresse, depuis son exil londonien, à son ami Arthur Arnould, il déclare : « J'ai eu l'idée de tenir dans un livre ému trente ans de ma vie... Puis, c'est une œuvre de combat ! C'est un devoir que j'accomplis, en l'honneur des morts qui n'ont pas eu ma santé ou ma chance ...et dans l'intérêt des nouveaux qui viennent. »² Le romancier de la Commune précise autrement sa pensée dans la dédicace de *L'Insurgé* :

AUX MORTS DE 1871
A TOUS CEUX
QUI, VICTIMES DE L'INJUSTICE SOCIALE,
PRIRENT LES ARMES CONTRE UN MONDE MAL FAIT
ET FORMERENT,
SOUS LE DRAPEAU DE LA COMMUNE,
LA GRANDE FEDERATION DES DOULEURS,

Je dédie ce livre.

Jules Vallès.

Comme le laissent entrevoir cette dédicace et l'extrait épistolaire qui la précède, l'œuvre littéraire, chez Jules Vallès, relève d'un triple impératif. Devoir de mémoire vis-à-vis des disparus, elle doit être un récit intimiste qui dévoile l'existence en même temps qu'elle répond à l'impérieuse nécessité de conduire les jeunes générations à la lutte

¹Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ? Situations II*, Paris, Gallimard, 1948.

²Jules Vallès, « Lettres de Jules Vallès à Arthur Arnould », *Le proscrit*, Paris, Éditions Françaises réunies, 1973, p.90.

sociale. Que l'on s'entende pourtant sur le sens à donner à cette dernière expression. Selon le Dictionnaire des synonymes³ le mot conflit a pour synonymes les termes « guerre, antagonisme, compétition, contestation, désaccord, dispute, lutte, opposition, rivalité, tiraillement ». Hormis « compétition, contestation, rivalité, tiraillement » qui sont porteurs, selon nous, de nuances peu adaptées au contexte de la présente analyse, les autres mots, interchangeable avec le terme « conflit », permettent d'en cerner la signification. Le conflit, en effet est une lutte, un antagonisme, une guerre etc.

Le qualificatif « social » est beaucoup plus complexe. Il laisse entrevoir de nombreux sens. Le Grand Larousse de la langue française en sept volumes en propose huit. Seuls trois semblent répondre à la perspective de notre analyse. Selon ceux-ci, en effet, est social

Ce qui est relatif à la société en tant que système hiérarchisé, et à la répartition de ses membres à l'intérieur de ce système (...); (...) ce qui est relatif aux rapports des diverses classes de la société entre elles ou qui vise à en modifier les termes pour en réduire l'inégalité (...); (...) ce qui a pour objet de promouvoir le bien de tous et, particulièrement des plus défavorisés, au sein d'une collectivité par la solidarité de tous ses membres.⁴

En somme, le conflit social est une lutte à l'intérieur de ce système hiérarchisé qu'est la société. Il est davantage cet antagonisme qui oppose les diverses classes sociales entre elles dans l'optique de transformer les rapports d' (in)égalité qu'ils entretiennent et dans la perspective surtout d'améliorer la condition des couches laborieuses qui sont au bas de l'échelle de la société.

Mais, quelle représentation l'œuvre littéraire fait-elle du conflit social qui couve dans la société française de la seconde moitié du XIXe siècle ? Constitue-t-elle un reflet objectif et fidèle des antagonismes sociaux (tel que l'appréhende l'*objectivité scientifique* de la *sociologie compréhensive wébérienne*) ou représente-t-elle, *a contrario* une reproduction subjective voire idéologique (perspective marxiste) des oppositions au sein de la société française du XIXe siècle. La question sociale trouve en tout état de cause ses origines et tout son sens dans le contexte historique de l'industrialisation de ce siècle (période d'ancrage de *L'Insurgé* de Jules Vallès). Ce moment est marqué par de nombreuses mutations politiques, sociales, économiques etc. La vocation littéraire de Jules Vallès s'explique précisément par rapport à cette histoire collective dans le lit duquel vient se jeter l'histoire personnelle du romancier de la Commune.

³Robert Henri Bertraud du Chazaud, *Dictionnaire des synonymes*, Nouvelle édition 1989.

⁴*Le Grand Larousse de la langue française* en sept volumes, Tome siXIème PSO–SUR, Paris, Librairie Larousse, 1977.

Injustice sociale et genèse du roman : aux origines de la vocation littéraire de Jules Vallès

Dans quelles circonstances naît précisément le roman vallésien ? Le rappel de quelques épisodes significatifs de la vie de Jules Vallès éclaire les origines de la production littéraire de l'auteur et accroît l'intelligence que nous pouvons avoir de ce roman désormais mythique qu'est *L'Insurgé*. Jean-Louis Vallez (orthographe originelle), père de l'écrivain, instituteur devenu pion est un enseignant de second rang qui développe de cette infériorité professionnelle, autant que son épouse Mme Vingtras, un complexe face à ses supérieurs hiérarchiques et à tout individu d'un rang social « supérieur », ou supposé tel. Par ailleurs, les Vingtras s'acharnent sur leur fils, et lui font subir toutes sortes de traitements dégradants afin qu'il soit un « monsieur comme il faut ». Louise, la sœur cadette de Jules Vallès (Louisette dans *L'Enfant*) était devenue, quant à elle, le souffre-douleur de son père. Cet homme passait sur elle toutes ses rages, tant il avait la pensée malade et l'esprit noir. Il la battait tant et si bien que son brin de raison tremblait dès que son père s'approchait d'elle. Louise mourut, à vingt-cinq ans.⁵ Élève pourtant brillant, Jules Vallès, lui-même, se heurte à la brutalité et aux humiliations de son professeur de 4^{ème}. A diverses reprises, il se livre à des tentatives d'évasion.⁶ Ces faits marquent profondément l'écrivain ainsi que d'autres injustices qu'il observe et contre lesquelles il se dresse progressivement. A seize ans, en 1848, Jules Vallès « fait voter des motions révolutionnaires contre le baccalauréat et la discipline scolaire. »⁷ Il est envoyé en pension à Paris. En 1851, il manifeste pour la République (contre l'Empire donc) et se retrouve interné dans un asile d'aliénés. En 1868, il publie un article brutal « les cochons vendus » qui lui vaut un mois de prison. Le journal qu'il fonde à sa sortie, *Le Peuple*, est saisi au bout de trois numéros. Jules Vallès participe ensuite, en 1871, à la rédaction de *L'Affiche rouge*. Il crée *Le Drapeau* un autre journal, fait reparaitre *Le Cri du Peuple*, puis rejoint les insurgés de la Commune sur les barricades la même année. Son activité journalistique est radicalement militante et motivée par son engagement dans un combat contre l'injustice sociale. C'est dans un tel contexte que Vallès entreprend d'écrire sa trilogie romanesque. De toute cette expérience et de bien d'autres encore, il se forge un tempérament de révolté qui justifiera son activisme politique et son écriture sulfureuse. La prise de conscience naît précisément de ces injustices que vit et observe le romancier à l'échelle personnelle et familiale. Pourtant, loin d'être isolées, les victimes d'injustice sont d'une manière plus large tous ces pauvres et ces faibles que la société qui se déshumanise ne cesse d'engendrer.

Le réfractaire s'engage donc contre l'autorité sous toutes ses formes et pour la liberté pleine et entière de l'individu. Témoin et victime de l'injustice sous ses pires aspects, il

⁵Revue littéraire, *Les Amis de Jules Vallès* N°3, Henri Guillemin, « Cher et grand Vallès », p.7.

⁶Jules Vallès, *L'Insurgé*, Paris, Garnier-Flammarion, 1970, Chronologie d'Émilien Carassus, p.8.

⁷Idem, p.8.

prend le parti de consacrer son écriture à la lutte « contre un monde mal fait. » La révolte du romancier prend ainsi sa source dans les sinuosités de l'injustice sociale et nourrit l'écriture journalistique qui précède, chez Jules Vallès, l'écriture romanesque. De fait, il est possible d'affirmer que chez l'auteur de la trilogie de Jacques Vingtras, la vocation littéraire est totalement subordonnée au combat politique et à la lutte sociale. En effet, l'histoire personnelle du journaliste-écrivain, faite de douleurs et d'humiliations, et sa personnalité d'écorché vif justifient amplement ses choix littéraires. La figure auctoriale de Jacques Vingtras, le personnage principal de la trilogie, se construit ainsi par rapport à celle de Jules Vallès. L'itinéraire qu'il emprunte, calqué sur celui de l'écrivain, le conduit de l'engagement politique à la lutte sociale.

Jacques Vingtras : de l'engagement politique à la lutte sociale

Rappelons d'emblée que *L'Insurgé* est la troisième d'une série de trois œuvres dont les premières sont respectivement *L'Enfant* et *Le Bachelier*. La trilogie vallésienne baigne, nous l'indiquions plus haut, dans le contexte politique et social trouble et en profonde mutation du XIXe siècle. Le cheminement de Jacques Vingtras, le personnage vallésien, le conduit entre la première et l'ultime œuvre de la trilogie, du combat politique à la lutte sociale. *L'Enfant* qui est le roman de la difficile condition de l'enfant, au double sens singulier et universel du terme, est aussi celui de la prise de conscience politique qui naît au détour d'un épisode significatif :

Matoussaint et son ami journaliste, comme nous l'appelons, m'ont prêté des volumes que j'ai emportés jeudi. Le dimanche suivant, je n'étais plus le même. J'étais rentré dans l'histoire de la Révolution.⁸

Dans *Le Bachelier*, roman d'une existence manquée après le Collège, la prise de conscience se mue en conviction politique. Ce qui a pris possession du grand coin de mon cœur, déclare Jacques Vingtras, « c'est la foi politique, le feu républicain. »⁹ C'est dans *L'Insurgé*, pourtant, que l'engagement du personnage prend explicitement une orientation radicalement sociale. En effet, la lutte engagée contre l'Empire occulte quelque peu la question sociale dans les premiers chapitres de l'œuvre. Toutefois, celle-ci traverse la trilogie en surimpression, sans jamais vraiment disparaître. Mieux, le récit évoque de façon récurrente et sur fond d'injustice sociale les maux de la société : la misère du peuple, l'insuffisance de logements, la faim, l'alcoolisme, la prostitution, la maladie... Le narrateur rapporte ainsi que

⁸Idem, p.286.

⁹Jules Vallès, *Le Bachelier*, Paris, Gallimard, 1974, p.74.

Landriot, depuis des années, a la salive rouge (...) Il a essayé de tout, lui – jusqu'à la mendicité ! Il ne le cache pas, il lance son aveu, avec les lambeaux de ses poumons, à la face de cette société qui a permis à la faim de lui ronger la poitrine – et l'honneur !¹⁰

Le récit s'emploie alors à démontrer que les espoirs suscités par l'avènement de la République sont vite déçus. Le peuple, Jacques Vingtras en tête, déchanse donc sous la République et la tonalité satirique de la narration se fait alors plus acerbe :

J'ai vingt sous pour toute fortune, aujourd'hui, 5 septembre 1870, 11^e jour de la République ! Ravier, Oudet, Mallet en ont trente, à eux trois. (...) Nous avons le dos trempé. Ravier surtout a froid, parce que ses souliers sont percés et que ses pieds gèlent dans la boue. Et il tousse ! La République ne l'habille pas plus qu'elle ne le nourrit. La victoire du peuple, c'est le chômage ; le chômage, c'est la faim – après comme avant, tout pareil !¹¹

Le lien qui unit socialistes et républicains rompt donc dès l'avènement de la République pour céder la place à une opposition frontale entre ces deux classes sociales, ces deux courants idéologiques. L'antagonisme entre la bourgeoisie républicaine et la classe ouvrière révolutionnaire et socialiste, jusque-là larvée et latente, passe au premier plan du récit, du fait de son aggravation. Alors même que la lutte pour un retour aux valeurs républicaines s'intensifiait, la colère sociale grondait. L'avènement de la République ne signifiait pas encore la fin de l'injustice sociale. Cette prise de conscience était effective chez les ouvriers : « Ce n'est pas la Marianne qui est tout, c'est la sociale »¹² ; « La sociale, la Marianne - deux ennemies. »¹³ constataient Jacques Vingtras et le père Gros, ce vieil insurgé du 24 juin. Suit alors, de la part du personnage valliésien, une représentation dépréciative du bourgeois qui met à nu l'hypocrisie et la fourberie de cette classe. A l'image d'un Gambetta, la classe dominante espérait en effet faire d'une pierre deux coups : faire certes tomber le régime impérial mais, mettre également la classe ouvrière en première ligne dans ce combat contre l'Empire car, pensait-elle, « Il serait bon d'être débarrassé de ces insoumis par les troupes de l'Empire. »¹⁴ Réciproquement, les ouvriers rêvaient « d'escamoter le mouvement et de mitrailler toute la bande : bourgeois et bonapartistes mêlés. »¹⁵ L'affrontement devenait ainsi inévitable entre ces deux classes sociales.

¹⁰Idem, p. 112.

¹¹Ibid., p. 180.

¹²Ibid., p. 124.

¹³Ibid., p. 124.

¹⁴Ibid., p. 174.

¹⁵Ibid., p. 156.

Quelque temps occultée par les préoccupations politiques, la question sociale émerge ainsi de nouveau dans le récit pour se présenter comme le véritable enjeu du texte vallésien. La semaine sanglante qui verra l'insurrection des classes laborieuses contre la « République bourgeoise » se présentera dans le texte romanesque comme l'épicentre de la lutte sociale menée et représentée depuis *L'Enfant*. *L'Insurgé*, par la violence qui caractérise cette œuvre, cristallise de fait la lutte politique et sociale de la trilogie. Mais davantage la lutte sociale puisque le dénouement de l'hypertexte vallésien et singulièrement les ultimes moments de *L'Insurgé*, ceux qui sont porteurs des plus grandes charges dramatiques sinon tragiques du roman vallésien, se présentent certes comme un combat politique, mais davantage comme un combat pour l'égalité et contre l'injustice sociale. L'œuvre littéraire présente encore en cela le reflet de la lutte sociale qui se révèle être dans le même temps le véritable motif du texte, la véritable raison de sa genèse. *L'Insurgé* se construit donc, comme l'indique l'analyse marxiste rappelée ici par Pierre Zima, « dans le cadre d'une opposition historique entre deux classes ; l'une possédant les moyens de production (*Produktionsmittel*) tandis que l'autre, le prolétariat, ne possède que sa force de travail qui a une certaine valeur (variable) sur le marché. »¹⁶

Et même si Jules Vallès qualifie de « brumeuses » les théories de Karl Marx, l'analyse sociale qu'il propose en situation, à travers sa fiction romanesque, s'apparente assez à celle du théoricien du « socialisme scientifique ». Briosne l'un des multiples visages de la classe ouvrière que représente Vallès développe ici un postulat proche de la doctrine marxiste : « Le Capital mourrait si tous les matins, on ne graissait pas les rouages de ses machines avec de l'huile d'homme. Il faut, à ces bêtes de fonte et d'acier, le pansage et la poussée de l'ouvrier ! »¹⁷ Le Capital ou son détenteur le capitaliste, autrement dit le bourgeois, est clairement identifié comme étant l'adversaire dont il faut venir à bout pour parvenir à la justice sociale : « La bourgeoisie est sortie de ses boutiques, s'est jointe au peuple. La voilà notre prisonnière, et nous la retiendrons devant la bouche des canons jusqu'à ce qu'elle soit étripée comme nous (...) »¹⁸

De fait, le personnage vallésien dont il est bon de préciser qu'il est tout de même issu de la petite bourgeoisie se trouve (par sa propre volonté) engagé, aux côtés de la classe laborieuse, dans la lutte sociale qui l'oppose à la bourgeoisie et cela jusqu'aux dernières heures de l'insurrection de la Commune. *L'Insurgé* propose ainsi un tableau de ce conflit social rapporté à travers le prisme du regard de Jacques Vingtras. En cela, il est idéologiquement marqué car, comme le rappelle Yves Reuter, « Il ne faut pas sous-

¹⁶ Pierre Zima, *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, collection connaissance des langues, 1985, p.20-21.

¹⁷ Op.cit., p.143.

¹⁸ Op.cit., p. 156.

estimer que le personnage est un des supports essentiels de l'investissement idéologique et psychologique, des auteurs et des lecteurs.»¹⁹

La question sociale et la création littéraire dans *L'Insurgé* : l'effet miroir, le projet idéologique

Le roman, reflet de la société : représentation du conflit social dans *L'Insurgé*

L'écriture romanesque vallésienne passe d'abord par l'expérience journalistique. Jules Vallès fut, en effet, longtemps reconnu comme journaliste émérite avant d'être accepté comme romancier respectable. Cette dernière réputation, qui n'est pas surfaite fut, pour des considérations morales et politiques, longtemps contestée au romancier de la Commune. Le 30 mai 1874, Jules Vallès est en effet exclu de la société des gens de lettres sur proposition d'Émile Blavet. Ses diatribes contre la famille, l'école, la société... sont mal vécues par ses concitoyens, et son engagement total dans l'insurrection de la Commune de 1871 le condamne aux yeux de ses pairs dont de nombreux écrivains : « L'odieux livre ! »²⁰, s'écriait Edmond Goncourt à propos de la première œuvre de la trilogie.

L'Insurgé reprend des articles entiers rédigés par Jules Vallès au gré des circonstances sociopolitiques, et intégrés au roman. Ces chroniques du journaliste sont ancrées dans le réel de l'actualité politique et sociale de la seconde moitié du XIXe siècle. Le roman qui est une reprise partielle de cette actualité en devient un reflet que l'écrivain veut aussi fidèle que possible. Pierre Chartier rapporte fort justement, à propos du réalisme romanesque, les propos de Fernand Desnoyers « Je réclame (...) le droit qu'ont les miroirs, pour la peinture comme pour la littérature. »²¹ Autrement dit, la littérature, à l'instar du miroir, a le droit de refléter l'image d'un référent quelconque. Jules Vallès s'accorde volontiers avec une telle thèse lorsqu'il déclare : « Ah ! si tous les livres étaient ainsi, s'ils étaient simplement un miroir où se reflètent les orages tels qu'ils passent... »²² La conception théorique de la littérature ainsi développée est matérialisée en réalité concrète, c'est-à-dire en œuvre de fiction dans la troisième œuvre de la trilogie. Comment est précisément représenté le conflit social dans *L'Insurgé* ? Quel en est le reflet dans cette œuvre ? Rappelons, à l'instar d'Émilien Carassus, qu'« il ne s'agit pas d'une histoire proprement dite, mais d'une vision partielle, orientée par le

¹⁹ Yves Reuter, *L'analyse du récit*, Paris, Nathan, 2003, p. 34.

²⁰ Henri Guillemin, « Cher et grand Vallès », *loc.cit.*, p.7.

²¹ Pierre Chartier, *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Armand Colin, 2007, p.91.

²² Revue littéraire, Les Amis de Jules Vallès N°10, Bernard Lasnier-Lachaise, « *Les combats littéraires de Vallès* », p.35.

témoignage personnel et les options politiques. Jules Vallès sélectionne certains épisodes dans la succession des événements insurrectionnels ou pré insurrectionnels »²³ Il confère ainsi à Jacques Vingtras sa propre vision de l'histoire et de ses acteurs. Invité par Émile Girardin, bourgeois s'il en est, le personnage découvre ce patron de presse

(...) dans le cabinet où il fouaillait de reproches trois ou quatre individus qui baissaient la tête et se rejetaient les torts, comme des écoliers qui ont peur du maître. Il s'est à peine excusé, a continué de traiter en laquais les gens qui étaient là – dont un ou deux avaient les cheveux blancs (...) ²⁴

La représentation du conflit social telle qu'elle se donne à saisir dans l'œuvre, c'est-à-dire sous la forme de la domination que subissent les faibles de la part des puissants, est de fait partiellement amputée de la perspective bourgeoise telle que pourrait le donner à voir un mode de vision moins limité (mode de vision par en-dessus) par le regard, la conscience et les connaissances d'un Jacques Vingtras (mode de vision interne). Cette insuffisance se trouve pourtant être partiellement corrigée, lorsque le type d'énonciation passe du récit au discours (dialogue). Dans les séquences discursives, en effet, la parole est donnée à la bourgeoisie dont on découvre quelques traits caractéristiques, des opinions et une certaine « vision du monde » en opposition avec celle de la classe laborieuse. Émile Girardin le riche patron de presse interpelle Jacques Vingtras en ces termes : « Vous croyez que je méprise les pauvres, n'est-ce pas ? Non ! Mais je trouve imbécile l'homme au cerveau robuste qui fait le puritain avant d'avoir assuré sa liberté en mettant de l'or dans son jeu. »²⁵ Bon joueur, Ernest Picard, l'un des députés bourgeois de Paris à qui une assemblée populaire envoie des délégués, assène ses vérités au groupe de prolétaires : « Ma parole, on dirait que vous ne songez qu'à mourir, vous autres ! Moi je tiens à vivre, c'est mon goût. Dame, ça s'explique : vous êtes des maigres, je suis un gras !... »²⁶ Invité à son tour, par les mêmes délégués de l'assemblée populaire, à se présenter à une séance où le Peuple exprimera sa volonté, Jules Ferry se dérobe : « Je ne dis pas non. Mais je dois consulter mes collègues. Je ferai ce qu'ils feront. »²⁷

Ces séquences sont très révélatrices de la représentation du bourgeois. Le texte vallésien nous présente ainsi cette entité sociale à travers quelques « types » rencontrés au fil de la lecture de l'œuvre. Selon Pierre Chartier, « on ne peut parler de type que dans la mesure où les traits sont représentatifs d'une classe »²⁸ L'on peut déduire de ce qui précède que la bourgeoisie se caractérise par son arrogance, ses calculs d'intérêt en nette opposition avec la

²³Ibid., p. 30.

²⁴Ibid., p. 83-84.

²⁵Ibid., p. 102.

²⁶Ibid., p. 140.

²⁷Ibid., p. 138.

²⁸Op.cit, p. 95.

spontanéité et la sincérité de la classe ouvrière. Elle exprime, par ailleurs, un attachement singulier à la richesse et à la vie. Ces divergences d'opinion et ces différences morphologiques se traduisent finalement par une opposition de vision, d'opinion et une confrontation sur le terrain social et politique. Pour le reste, le conflit social se présente dans le texte sous la forme d'un violent réquisitoire assumé par Jacques Vingtras et les ouvriers contre certaines valeurs qui constituent les fondements même de la classe dominante. C'est véritablement sous cette forme que la lutte sociale se révèle au lecteur avant de prendre la forme, dans les ultimes pages de la trilogie, d'un conflit armé opposant la jeune République bourgeoise aux Révolutionnaires socialistes de la Commune. D'accord pour le rétablissement de la République, Bourgeois et ouvriers s'affrontent quant à l'orientation socialiste ou capitaliste qu'il faut donner à ce régime nouveau. Ce dernier courant d'idées est considéré par la classe laborieuse comme étant à l'origine de toutes les injustices. Pour perpétuer son règne, il s'appuie sur ce que l'analyse marxiste de Louis Althusser nomme les appareils idéologiques et répressifs de l'État. Les premiers, plus pernicious, travaillent en amont et tentent de graver les différences de classe dans les consciences. Les seconds imposent, par la force, la domination d'une classe sociale (la bourgeoisie) sur une autre (la classe ouvrière). En tout état de cause, c'est le rapport de l'homme à l'argent qui semble véritablement être à l'origine des conflits sociaux qui opposent les ouvriers aux bourgeois. Rouiller, le cordonnier révolutionnaire membre de l'insurrection communarde dénonce encore le capital : « G'nia qu'deux questions ! Primo : l'intérêt du Cap'tal ! Il ne fait que deux syllabes du mot. Il avale l'i avec la joie d'un homme qui mange le nez à son adversaire. »²⁹ Briosne a, lui, dit le narrateur, étudié les grands livres et en a retenu des enseignements fort utiles pour comprendre la lutte sociale : « Le Capital mourrait si, tous les matins, on ne graissait pas les rouages de ses machines avec de l'huile d'homme, il faut, à ces bêtes de fonte et d'acier, le pansage et la poussée de l'ouvrier. »³⁰

La fiction vallésienne, à l'instar des théories marxistes, met ainsi cette question du capital au centre de l'analyse sociale. C'est en effet le capital qui est à la source de l'exploitation de l'homme par l'homme. Dans le souci d'accumuler de l'argent et de constituer des capitaux, la valeur d'usage des objets et même celle de la force de travail produit par les ouvriers disparaît au profit de sa valeur d'échange. Tout est monnayé de fait, dans la perspective de faire un profit qui ne peut finalement se réaliser qu'au détriment de la classe ouvrière. Celle-ci subit tant qu'elle peut, grogne et finalement se révolte. La question du capital et plus largement celle de l'argent se trouve ainsi aux origines du problème social dans *L'Insurgé*. L'inégale répartition des ressources engendre de multiples maux au sein de la société. Le roman vallésien dénonce pêle-mêle, consécutivement à ce mal numéraire dont l'ouvrier, le véritable travailleur, est

²⁹Ibid., p.240.

³⁰Ibid., p.143.

dépossédé par les bourgeois, la question du logement, de la prostitution... La figure pathétique de cette vieille institutrice dont on ne veut plus des enseignements, qui ne parvient plus à payer le cabinet sombre où elle vit, en est une parfaite illustration. Pour dix sous, elle « offrait à des garçons de salle du Val-de-Grâce ses caresses de vieille et entrouvrait sa robe pour laisser prendre un sein. »³¹

Ranvier, lui, est rongé par la Phtisie, et les insurgés, les « sans le sous », sont pour la plupart sans instruction, affamés, mal vêtus, mal chaussés et souvent portés sur la consommation de l'absinthe, cet alcool de mauvaise qualité. L'œuvre de Jules Vallès tient pour responsable de cette dégénérescence de la classe laborieuse l'injustice sociale savamment orchestré et mis en œuvre par une classe bourgeoise cupide et inhumaine. A l'instar des théories althussériennes, la fiction vallésienne propose une critique des appareils idéologiques dont le but est de graver dans les consciences le postulat selon lequel la classe bourgeoise est la classe dominante. Cette proposition devant même être admise comme une fatalité ; chacun (puissants et riches bourgeois ; pauvres et faibles ouvriers) devant accepter son statut au sein de la société et s'y conformer. C'est le refus de la fatalité, la révolte qu'elle engendre contre cet ordre préétabli, cette prédestination qui conduit à l'affrontement. C'est, du reste, ce à quoi semble inviter le récit vallésien. La lutte des classes présentée à travers le prisme de la vision de Jacques Vingtras propose principalement une représentation de la classe ouvrière qui constitue en elle-même une dénonciation de la condition des faibles dont les puissants sont tenus pour responsables. Le conflit dans sa forme « pacifique » apparaît autrement à travers la mise en accusation des appareils idéologiques de l'État bourgeois et capitaliste.

Cette vérité établie le texte, dans le prolongement des textes antérieurs (*L'Enfant* et *Le Bachelier*) qui critiquent les autres fondements de la domination bourgeoise. Tous les maux qui minent la base de la pyramide sociale sont passés en revue et directement ou indirectement imputés à la classe dominante. Le premier appareil idéologique de l'État tel qu'identifié par Louis Althusser est l'appareil religieux autrement dit l'Église. Ses symboles sont pris à parti par les insurgés : « Nous venons de faire une sacrée besogne ; il a fallu fusiller l'archevêque de Paris. »³² On sait également que l'école, deuxième appareil idéologique de l'État, a fait l'objet d'une violente critique dans *Le Bachelier* qui s'emploie à montrer l'inutilité du système scolaire sous sa forme du moment. Ce thème est repris dans *L'Insurgé*. Lors de la semaine sanglante, alors que versaillais et parisiens s'affrontent Jacques Vingtras de passage devant quelques écoles accuse : « En passant devant le collège Sainte-Barbe, puis Louis-le-Grand, je leur ai montré le poing –

³¹Ibid., p.71.

³²Ibid., p. 284.

écolier aux moustaches grisonnantes qui en veut à ces casernes de ne lui avoir rien appris qui puisse lui servir maintenant contre la troupe. »³³

La famille n'est pas en reste en tant qu'appareil idéologique de l'État. Fidèle aux thèses développées dans *L'Enfant*, elle constitue un relais de l'idéologie dominante et est assimilée à un « boulet » qui prive de liberté. Autre puissant relais de l'idéologie bourgeoise, l'AIE de la communication. Pendant que la presse proche des classes ouvrières est l'objet de toutes sortes de brimades et de censures, celle de la classe dominante contrôle et maîtrise totalement son contenu. Recruté au journal de Girardin, Jacques Vingtras en fait l'expérience lorsqu'il attaque, de sa plume, la société bourgeoise : « j'ai donné un coup de gueule, et ça n'a pas traîné ! On a ordonné à Girardin d'abattre son chien. Il n'a fait ni une ni deux, et m'a dépêché son gérant, pour m'attacher la pierre au cou et me jeter à la rivière. »³⁴

De la sorte, la bourgeoisie exerce un parfait contrôle de l'information dont on sait qu'elle est stratégique en période de conflit. Les appareils juridique et politique complètent l'arsenal du dispositif idéologique de la classe dominante. Ainsi, comme l'atteste Louis Althusser, « L'École (mais aussi d'autres institutions d'État comme l'Église, ou d'autres appareils comme l'armée) enseignent des « savoir-faire » mais dans des formes qui assurent l'assujettissement à l'idéologie dominante »³⁵

Les appareils répressifs de l'État, quant à eux, fonctionnent quand les appareils idéologiques s'avèrent insuffisants pour garantir l'ordre et le calme nécessaires à l'exploitation de l'homme. Le récit se borne à les présenter comme forces répressives au service de la République bourgeoise et chargées de briser l'insurrection communarde du Peuple. Il y a lieu de rappeler brièvement ici le contexte historique : à la faveur de la guerre contre l'Allemagne, l'Empire chute, la bourgeoisie s'installe au pouvoir. La situation fragile contraint le gouvernement à s'installer à Versailles pendant qu'éclate à Paris l'insurrection de la Commune. Sur fond de lutte pour le rétablissement de l'autorité de l'État la question sociale resurgit brutalement et fait rage. La répression des insurgés n'est possible qu'avec le concours des appareils répressifs, gendarmerie et armée notamment. Les fédérés de la Sociale affrontent ces forces lors du soulèvement de la Commune sur le double terrain politique et social. Ce sont elles qui répriment les insurgés de la Commune, exécutent les otages et contraignent les survivants dont Jacques Vingtras à l'exil. C'est la forme armée du conflit social tel qu'il apparaît dans *L'Insurgé*. Cette lutte se solde par la déroute des insurgés. Toutefois, la défaite, dans le sang, de l'insurrection ouvrière face à la République bourgeoise n'en est pas véritablement une pour Jacques Vingtras. Sur la route de l'exil, il se console :

³³Ibid., p. 266.

³⁴Ibid., p. 96.

³⁵Louis Althusser, *Positions*, Éditions sociales, Paris, 1976, p.73.

(...) mon nom restera affiché dans l'atelier des guerres sociales comme celui d'un ouvrier qui ne fut pas fainéant. Mes rancunes sont mortes – j'ai eu mon jour. (...) Je viens de passer un ruisseau qui est la frontière. Ils ne m'auront pas ! Et je pourrai être avec le peuple encore, si le peuple est rejeté dans la rue et acculé dans la bataille.³⁶

En somme, l'œuvre vallésienne propose une représentation de la société française marquée par ce conflit des classes qui caractérise profondément le XIXe siècle. Elle s'inscrit, elle-même, dans un projet idéologique plus englobant qui installe le conflit social dans la durée.

Le projet idéologique de Jules Vallès

Certes, Jules Vallès tente une représentation fidèle de la société de son époque, mais celle-ci est, comme l'indique Émilien Carassus, le fait de Jacques Vingtras, le personnage principal inspiré de la figure de Jules Vallès :

C'est toujours Vingtras que nous suivons ; acteur et témoin, il filtre l'événement à travers ses réactions personnelles. Sa sensibilité et ses opinions, si elles ne la concentrent plus sur lui-même et sur ses malheurs, régissent cependant notre vision. Un changement de perspective fait passer l'histoire au premier plan, mais c'est l'histoire vécue et racontée par Jacques Vingtras.³⁷

De cette représentation subjective se dégage un cheminement idéologique du personnage que l'on pourrait aisément attribuer à l'écrivain lui-même. En effet, le projet idéologique de « Vallès-Vingtras » est un cheminement idéologique et non une idéologie unique, univoque et figée. Par idéologie, que devons-nous comprendre en fait ? Il convient de préciser le sens de ce concept. De multiples définitions sont proposées par des auteurs de sciences sociales, des philosophes, des hommes de lettres etc. Elles sont toutes aussi valables les unes que les autres, nous dit Joseph Gabel qui nous propose respectivement, celles de Louis Althusser, de R Aron et de Karl Jaspers :

Une idéologie est un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée (...) » (Louis Althusser, Pour Marx.) ;

« L'idéologie est un système global d'interprétation du monde historico-politique » (R Aron, Trois Essais sur l'âge industriel) ;

Une idéologie est un complexe d'idées ou de représentation qui passe aux yeux du sujet pour une interprétation du monde ou de sa propre situation qui lui représente la vérité absolue (...) » (K Jaspers, Origine et sens de l'histoire.)

³⁶Ibid., p.298.

³⁷*L'Insurgé*, Chronologie, E Carassus, *Op.cit*, p. 24.

L'idéologie est un système (logique donc), un ensemble d'idées, une représentation du monde, de soi et des autres à laquelle on s'attache parce que vrai.³⁸

En tant que tel, c'est-à-dire « système », « ensemble d'idées », « représentation » et « interprétation » de soi et des autres, l'idéologie apparaît dans l'œuvre au sens le plus large du terme et sous des formes diverses dont certaines sont explicitement revendiquées par Jacques Vingtras, même si ce dernier se défend de n'appartenir à aucun « clan aucune coterie ». Il revient, Jacques Vingtras le revendique, que le personnage vallésien est profondément attaché aux valeurs de la République. En cela, son combat l'oppose aux bonapartistes, partisans de l'Empire. L'historiographie française atteste que la monarchie s'est alliée au Coup d'État du 2 décembre 1851 perpétré par Louis-Napoléon Bonaparte (Napoléon III) contre la République. L'événement est rapporté dans *Le Bachelier*. Jacques Vingtras dit garder une « haine inguérissable du 2 décembre. » Cette date marque à la fois la fin brutale de la République et le retour à un régime despotique centralisé qui remet en cause les acquis des Révolutions antérieures. De fait, la profonde hostilité que Jacques Vingtras ressent pour les auteurs du 2 décembre rime avec un attachement viscéral aux valeurs de la République : « Ce qui a pris possession du grand coin de mon cœur, c'est la foi politique, le feu républicain. »³⁹

Certes républicain, Jacques Vingtras revendique aussi son attachement aux valeurs d'un socialisme révolutionnaire : « Je ne suis bien qu'avec les révolutionnaires bons garçons. »⁴⁰ Dans cette perspective, il est proposé comme candidat, par les ouvriers, aux élections législatives sous la bannière du « socialisme révolutionnaire ». Ce que recouvre une telle dénomination, c'est la combinaison des valeurs socialistes et révolutionnaires. Selon Olivier Nay, par socialisme, il faut entendre un « ensemble de doctrines qui depuis le début du XIX^e siècle, projettent de mettre fin aux injustices sociales engendrées par le capitalisme industriel et financier, et de changer la société dans le sens d'une plus grande égalité »⁴¹ La Révolution, elle se présente comme une rupture radicale, une « destruction du pouvoir d'État existant mais encore une déconstruction de l'organisation sociale et des principes qui la gouvernent. »⁴²

En somme, Jacques Vingtras s'inscrit dans la perspective d'une transformation radicale des fondements de la société française en vue de mettre un terme aux injustices sociales. L'on comprend alors pourquoi le regard qu'il porte sur Tolaine est admiratif. En effet, Tolaine est

« Le chef moral de la classe ouvrière ». Il « n'a pas peur de l'étude solitaire, des longues veillées passées en tête à tête avec les Pères de l'Église

³⁸ Joseph Gabel, « *Idéologie* », Encyclopédie Universalis, Nouvelle édition multimédia, 2010.

³⁹ Idem, p.74.

⁴⁰ Ibid., p.175.

⁴¹ Olivier Nay, « *Socialisme* », Encyclopédie Universalis, Nouvelle édition multimédia, 2010.

⁴² François Châtelet, « *Révolution* », Encyclopédie Universalis, Nouvelle édition multimédia, 2010.

économique et les Pères de la Révolte sociale. Il a acheté, sur les quais Adam Smith et Jean Baptiste Say (...) Avec quatre ou cinq volumes de Proudhon, cela fait le compte. (...) C'est lui, le contremaître de l'atelier où se fabrique la révolution ouvrière.⁴³

Il apparaît par ailleurs, de ce portrait de Tolaine, que l'action révolutionnaire et socialiste est ainsi et parfois précédée de l'apprentissage théorique des doctrines idéologiques. Au surplus, et dans la logique des révolutions passées, Jacques Vingtras revendique son athéisme et son anticléricalisme : « Dieu qui regarde les nations. Dieu ! ...cela ne va pas à notre quarteron d'athée »⁴⁴ « L'ennemi, c'est le prêtre et le sénateur (...) Juin a tué Affre, Mai tuera Darboy »⁴⁵

En effet, l'Église a longtemps été perçue par les révolutionnaires et les socialistes comme la complice des classes dominantes, des régimes totalitaires et despotiques. Au-delà de tout ce qui précède, une lecture plus attentive du roman vallésien montre une adhésion implicite du personnage aux théories de l'anarchisme libertaire. Selon Le Littré, l'implicite c'est ce qui « sans être exprimé en termes formels, résulte naturellement, par déduction et conséquence, de ce qui est formellement exprimé. »⁴⁶ Ce qui fonde le lecteur à entrevoir l'idéologie anarchiste en arrière-plan dans *L'Insurgé*, c'est justement ce qui représente un écart différentiel entre socialisme et anarchisme. Quoiqu'ayant les mêmes bases historiques, ces deux doctrines se distinguent. Le premier est collectif, le second individualiste. En outre l'anarchisme se présente comme « un mouvement d'idées et d'action qui, en rejetant toute contrainte extérieure à l'homme se propose de reconstruire la vie en commun sur la base de la volonté individuelle autonome. »⁴⁷

L'anarchisme replace l'individu au centre de ses préoccupations. Jacques Vingtras est, à cet effet, un individu libre et constamment en quête d'une liberté absolue. Il refuse de saluer Jules Simon son adversaire à la députation froissant en cela la susceptibilité de ses propres amis : « soyez ce que vous voudrez ! moi, je garde la liberté de ne pas chatouiller la paume de l'ennemi ! »⁴⁸ Il revendique, par ailleurs son autonomie pleine et entière : « Ah ! sacrebleu ! que j'ai donc bien fait de n'être d'aucune coterie, d'aucune Église, d'aucun clan, et d'aucun complot ! »⁴⁹ Cette propension à la liberté quasi illimitée, cette contestation quasi systématique de l'autorité, doublée d'un penchant révolutionnaire socialiste achèvent de faire passer Jacques Vingtras pour un

⁴³Ibid., p. 120.

⁴⁴Ibid., p. 173.

⁴⁵Ibid., p. 258.

⁴⁶Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, éditions universitaires, 1963.

⁴⁷Henri Arvon, E.U., Jean Maitron, « *Anarchisme* », Encyclopédie Universalis, Nouvelle édition multimédia, 2010.

⁴⁸Ibid., p.139.

⁴⁹Ibid., p.174.

anarchiste libertaire. Selon Jean Maitron et Robert Paris, « Quiconque nie l'autorité et la combat est anarchiste. »⁵⁰ Par ailleurs, lorsqu'en quatrième de couverture, Jules Vallès déclare qu'« il faut être soi (...) et ne sacrifier le caractère et les droits de l'individu ni au besoin de la gloire, ni aux raisons d'État. », il semble répondre en écho à Michel Bouty qui entend par anarchisme « une attitude politique qui se caractérise par le refus de toute forme de gouvernement au nom de la liberté individuelle. »⁵¹

En somme, en plaçant explicitement et implicitement son roman dans le champ idéologique, Jules Vallès inscrit définitivement son combat dans la durée, au-delà du contexte spécifique de la société française du XIXe siècle car, comme nous le dit Louis Althusser, « L'idéologie est éternelle. »⁵² Elle est même universelle car ses fondements présentent ce caractère d'universalité (temps et espace). Le roman vallésien n'est donc pas qu'une innocente représentation du conflit social. Elle est une véritable œuvre de combat et a, de ce fait, une fonction militante en cela qu'elle invite précisément à la lutte sociale.

La fonction militante de la création romanesque vallésienne

Louis Althusser rappelle encore que « la philosophie cesse, comme dit Marx, d'« interpréter le monde ». Elle devient une arme pour sa transformation. »⁵³ Dans un changement de perspective, cette assertion peut raisonnablement s'appliquer à la littérature car, si la philosophie est appréhendée comme « science étudiant les principes et les causes, les fondements des valeurs humaines au niveau le plus général »⁵⁴ la littérature peut se présenter comme une représentation « vivante », en situation donc, de ces principes et fondements de la société. Ainsi pour la figure auctoriale de Jacques Vingtras, le personnage vallésien, l'édition d'une œuvre littéraire « équivaut au commandement de « Feu » à la barricade, c'est le fusil passé à travers la persienne ! »⁵⁵ La création romanesque s'inscrit de ce fait dans la perspective de la transformation, de l'amélioration de la société par la lutte. Celle-ci s'installe de fait dans la durée d'autant que l'injustice sociale existe de façon congénitale par rapport aux sociétés humaines. En cela encore, *L'Insurgé* a une fonction militante. Texte narratif, le roman devient alors un texte injonctif dont la fonction est d'inviter le lecteur à se dresser contre l'injustice sociale, sous toutes ses formes, par-delà le temps et par-delà l'espace. De ce qui précède, il découle que l'actualité de l'œuvre de Jules Vallès se trouve sans cesse renouvelée par le choix même d'un thème dont la pertinence est

⁵⁰Jean Maitron et Robert Paris, « Anarchistes (Mouvements) » *Encyclopédie Universalis*, Corpus 2, Encyclopédie Universalis, Éditeur à Paris, 1985, p.25.

⁵¹Michel Bouty, *Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française*, Paris, Bordas, 1990, p.365.

⁵²Op.cit., p.107

⁵³Op.cit., p.43-44

⁵⁴Encyclopédie Universalis, Edition multimédia, 2010.Dictionnaire.

⁵⁵Ibid., p.90.

avérée de nos jours encore. La régénérescence de l'œuvre réside également dans cette projection (voulue par l'auteur) de la trilogie dans le contexte des générations futures. On comprend dans ce sens, ce sentiment de révolte qui vous anime à la lecture de *L'Insurgé*, et cette irrépressible envie de rejoindre Jacques Vingtras sur les dernières barricades de la Commune qui saisit le lecteur. L'œuvre fonctionne, en effet, comme une quasi invite à l'activisme politique, à la lutte sociale. La révolte, la Révolution, l'action politique sur fond d'humour et d'ironie sont ainsi valorisés à travers les portraits, le point de vue narratif, le paratexte, les éléments intertextuels...Le roman vallésien peut être considéré, à ce titre, comme un véritable éloge de la liberté voire du libertaire ; en direction de tous ceux que l'autorité et la contrainte briment et étouffent. La classe des privilégiés étant par définition une classe reinteinte, il s'agit certes là de la frange de la population la plus significative. En effet, quelle personne n'a voulu se soustraire à toutes les formes d'autorité pour recouvrer une liberté pleine et entière ? Quel enfant n'a considéré, ne fut ce qu'un jour, la famille (l'autorité parentale) comme un « boulet » qui prive de liberté ? Quel élève n'a appréhendé l'école, un jour ou l'autre, comme une « prison » ? Quel individu n'a voulu s'affranchir de la croyance en Dieu et des contraintes de la religion ? Quel jeune homme (sans emploi) n'a été envahi par ce sentiment de révolte qui anime l'individu face à l'injustice sociale et n'a voulu se dresser contre les institutions qui l'incament ? C'est finalement à tous ceux-là que s'adresse le romancier de la Commune lorsqu'il atteste, en quatrième de couverture de *L'Insurgé*, qu'« Il faut être soi, jeter au loin les livres et les drapeaux lourds, affirmer faible ou forte sa personnalité et ne sacrifier le caractère et les droits de l'individu ni au besoin de gloire, ni aux raisons d'État »⁵⁶

Cette tournure impersonnelle (il faut) doublée des infinitifs (être, jeter, affirmer, sacrifier) donne à cet élément paratextuel un caractère hors du temps. Le texte devient donc impersonnel, universel, atemporel et intemporel. Pierre Zima rapporte fort justement que selon Joseph Jurt et Jacques Leenhardt, « le public littéraire reproduit les conflits sociaux et politiques d'une société. »⁵⁷ Dans ces conflits sociaux reproduits lors de siècles postérieurs à l'existence de Jules Vallès, l'œuvre du romancier se révèle être, de nos jours encore, une redoutable arme entre les mains des faibles. Elle éveille les consciences, stimule les esprits et les cœurs, invite à engager résolument le combat pour la justice sociale.

En définitive, chez Jules Vallès, la lutte contre l'injustice sociale est à l'origine de la création romanesque qui est, elle-même, une représentation subjective de la société et des conflits sociaux. En tant que tel, le roman est idéologiquement marqué et s'inscrit par ce fait même dans une lutte sociale par-delà le temps et l'espace. En cela encore, la création romanesque et littéraire dans une plus large perspective, n'apparaît plus comme un jeu futile. Elle est un phénomène social qui naît donc au sein de la société pour en

⁵⁶ Op.cit, *L'Insurgé*, quatrième de couverture.

⁵⁷ *Ibid.*, p.33.

être un instrument de régulation. Avec le romancier de la Commune, l'expression fort péjorative « c'est de la littérature » qui situe le champ littéraire dans une abstraction stérile, perd son sens. En revanche la création devient un acte politique et social fort au service du peuple et d'un idéal humain. L'homme de lettres cesse alors d'être perçu comme quelqu'un qui joue inutilement avec ses rêves et ses fantasmes. Il n'y a donc plus lieu d'appréhender, comme Émile Zola, le créateur qui ancre son projet dans la réalité politique et sociale comme faisant partie du « lot des impuissants et des médiocres »⁵⁸ et de se demander à l'instar du père du naturalisme « comment un homme du talent de M. Jules Vallès a-t-il pu gâter sa vie en se fourvoyant dans la politique ? »⁵⁹

Bibliographie

ALTHUSSER (Louis) : *Positions*, Éditions sociales, 1976.

ARVON (Henri), E.U, MAITRON (Jean) : « *Anarchisme* », Encyclopédie Universalis, nouvelle édition multimédia, 2010.

BOUTY (Michel) : Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la littérature française, Paris Bordas, 2010.

CHATELET (François) : « *Révolution* », Encyclopédie Universalis, nouvelle édition multimédia, 2010.

CHARTIER (Pierre) : *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Armand Colin, 2007.

DU CHAZAUD (Robert Henri Bertrand) : *Dictionnaire des synonymes*, Paris, nouvelle édition, 1989.

GABEL (Joseph) : « *Idéologie* », Encyclopédie Universalis, nouvelle édition multimédia, 2010.

GUILLEMIN (Henri) : « *Cher et grand Vallès* », Revue littéraire, *Les Amis de Jules Vallès* n°3.

LASNIER-LACHAISE (Bernard) : « *Les Combats littéraires de Jules Vallès* », Revue littéraire Les Amis de Jules Vallès n°10.

Le Grand Larousse de la langue française en sept volumes, Tome sixième PSO-SUR, Paris, Librairie, Larousse 1977.

LITTRE (Émile) : *Dictionnaire de la langue française*, Paris, éditions universitaires, 1963.

MAITRON (Jean), PARIS (Robert) : « *Anarchisme (Mouvements)* », Encyclopédie Universalis corpus 2, Encyclopédie Universalis éditeur à Paris, 1985.

NAY (Olivier) : « *Socialisme* », Encyclopédie Universalis, nouvelle édition multimédia, 2010.

REUTER (Yves) : *L'Analyse du récit*, Paris, Nathan, 2003.

SARTRE (Jean-Paul) : *Qu'est-ce que la Littérature ? Situations II*, Paris, Gallimard, 1948.

⁵⁸Émile Zola, Le Voltaire, revue dramatique et littéraire, 24 juin 1879.

⁵⁹Idem.

VALLES (Jules) : *L'Enfant*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.

VALLES (Jules) : *L'Insurgé*, Paris, Garnier-Flammarion, 1970.

VALLES (Jules) : *Le Bachelier*, Paris, Gallimard, 1974.

VALLES (Jules) : « *Lettres de Jules Vallès à Arthur Arnould* » Le proscrit, Paris, Éditeurs français réunis, 1973.

ZIMA (Pierre) : *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, collection connaissance des langues, 1985.

ZOLA (Émile), 24 juin, *Le Voltaire*, Revue dramatique et littéraire.